



## DAVID STENTA EUGENIA INVECE...

David Bailly

Parvenu au terme de mon lectorat qui m'aura permis de vivre de très belles et très différentes expériences d'enseignement, je souhaiterais revenir sur un élément central, celui qui est à l'origine de cette petite aventure, la langue française et la place qui fut la sienne dans des contextes professionnels mais aussi dans des sphères plus personnelles.

Né en Principauté de Liège, émigré dans la capitale du Royaume, j'ai grandi dans une ville multilingue depuis toujours, où le néerlandais et le français ont tour à tour dominé la (Grand-) Place. À l'école, en parallèle à l'enseignement du français langue maternelle, j'ai donc appris le néerlandais dès la 3<sup>ème</sup> primaire jusqu'à la fin de l'école secondaire. En sortant, ma maîtrise du néerlandais était très moyenne,

moins en raison de l'incompétence des différents professeurs que j'avais eus, ou de l'inefficacité de leurs méthodes ; mais, plus largement, en raison d'une défiance linguistique générale nourrie par chaque communauté vis-à-vis de l'autre, cette réalité et les modulations sous lesquelles elle s'est manifestée à travers l'histoire sont d'ailleurs en partie à l'origine de l'imbroglio linguistico-communautaire que connaît la Belgique depuis sa naissance.

À défaut d'être un lecteur boulimique, je choisis d'étudier la philologie romane pour répondre à ma curiosité, la littérature me semblait être un continent que j'avais encore peu défriché, dont les richesses me paraissaient inépuisables. Année après année, je m'intéressai davantage aux cours dont les contenus concernaient la philologie et la linguistique ; l'idée d'appréhender des phénomènes linguistiques dans une perspective historique ou systématique m'attirait finalement plus que celle d'émettre des considérations parfois confuses sur des œuvres littéraires. Je parvins à concilier mon intérêt pour la littérature et celui pour la linguistique en consacrant mon travail de fin d'études à l'analyse du discours dans *Le sang noir* de Louis Guilloux.

Avant d'entrer de plein pied dans la vie active, j'eus la chance d'être pendant une année l'assistant de langue française de Claudio Nigro, professeur de français au Lycée Scientifique *E. Majorana* de Spinaceto (Rm). Je découvris mon futur métier avec le recul nécessaire que permettait cette phase d'initiation. Je vécus dans un bain de langues plus vivant que celui dans lequel j'avais évolué sous les cieux

bruxellois ; à l'*Academia Belgica* se côtoyaient Flamands, Wallons, Bruxellois et Romains, un drôle de sabir retentissait entre les murs de cette vénérable institution qui avait vu le jour en 1930, à l'occasion du mariage de la princesse Marie-José avec le prince Umberto d'Italie.

De retour en Belgique, j'essayai d'exploiter les possibilités que m'offrait mon diplôme, j'enseignai le français et l'italien au lycée et à des élèves qui avaient eu maille à partir avec l'institution scolaire, le français langue étrangère à des publics allochtones variés pour des cours de promotion sociale et je donnai aussi des cours d'alphabétisation dans le cadre d'un projet pilote visant à permettre à des parents immigrés de suivre la scolarité de leurs enfants. Au cours de ces années, je découvris plus concrètement les aspects multiculturels d'une grande ville d'Europe du nord. Bruxelles, ville officiellement bilingue, s'enrichissait de l'arabe, du berbère, du turc, du kurde, du lingala, du peul, du dogon, du bambara, du polonais, de l'albanais, du serbo-croate, de toutes les langues de l'Union Européenne sans oublier le mandarin, le farsi et l'araméen.

À Jérusalem, j'enseignai les littératures française et belge, la linguistique et la grammaire françaises aux étudiants inscrits au Département de Langue & Littérature françaises de l'Université Hébraïque pendant trois années. Plusieurs raisons peuvent expliquer le fait que je n'ai appris de l'hébreu que les rudiments essentiels qui me permirent de faire des courses, de prendre le taxi et de commander un café. La première est sans doute ma paresse alliée aux difficultés que je rencontre pour apprendre les langues, ces raisons peuvent certainement sembler paradoxales mais, comme tout le monde le sait, c'est sur les paradoxes que se fondent les réalités les plus complexes et les plus avérées : je peine à apprendre les langues étrangères comme je peine parfois à m'exprimer intelligiblement dans ma propre langue, mais je crois pouvoir affirmer détenir un assez haut degré d'expertise pour tout ce qui se rapporte à ma langue et à ma culture.

Par exemple, notre voisine de palier à Aoste disait souvent en souriant, quelques mois après notre arrivée : « *David stenta, invece Eugenia è molto brava a parlare in italiano* ». Eugénie n'avait presque pas étudié l'italien avant d'arriver en Vallée d'Aoste. Auparavant, elle avait rapidement appris à très bien se débrouiller en anglais pour se préparer à partir en Israël et, après s'être inscrite pendant un an aux cours d'un *oulpan* (école d'hébreu) pour apprendre l'hébreu, je pouvais mesurer à la fois l'efficacité de la pédagogie israélienne et l'étendue de ses capacités linguistiques. Il est toujours intéressant de comparer pour comprendre.

La seconde raison s'explique par le fait qu'à Jérusalem je fus littéralement assommé par l'ampleur du travail face auquel je me trouvais : concevoir six cours universitaires de A à Z nécessite beaucoup de temps et d'énergie, certainement trop pour envisager sérieusement l'apprentissage d'une nouvelle langue. Mon anglais approximatif m'a donc

suffi pour me débrouiller dans la vie de tous les jours et ne m'a pas empêché de rencontrer quelques personnalités marquantes.

La troisième raison est sans doute la plus intéressante : au fond, cela me plaisait assez d'être immergé dans un bain de langues incomprises, je pouvais me concentrer sur mes sensations et mes impressions pour mieux vivre mon statut privilégié d'étranger à une société, à un pays et à des populations en envisageant toutes ces réalités par le seul prisme de ma subjectivité.

En Vallée d'Aoste, j'ai eu l'occasion d'observer une situation très spécifique. Je ne reviendrai pas sur la place occupée par le français en Vallée, assez d'articles, d'études et de travaux ont été consacrés à cette question pour que je n'en évoque que les aspects principaux : le bilinguisme valdôtain se caractérise comme un bilinguisme endogène (il n'est pas généré par une forme d'immigration), monocommunautaire (contrairement à ce que l'on observe dans le Haut-Adige, le bilinguisme valdôtain n'est pas dû à la coexistence de deux communautés) et éducatif (l'acquisition de la langue seconde se fait essentiellement grâce à l'école)<sup>1</sup>.

Plus précisément, j'ai pu observer que même si, de prime abord, la place occupée par le français peut paraître actuellement assez artificielle dans la société valdôtaine, il n'en est pas moins vrai qu'une véritable politique de soutien est mise en place par les autorités locales dans les écoles, dans les bibliothèques, dans l'administration et au sein de la programmation culturelle. Dans le cadre de mes activités, j'ai rencontré de nombreux enseignants très compétents qui contribuaient efficacement à l'apprentissage du français dans les classes.

Reste à se demander si les programmes scolaires tels qu'ils sont conçus aujourd'hui stimulent un apprentissage vivant et concret, car l'écueil est identique à celui que j'ai parfois rencontré en Belgique lorsque j'apprenais le néerlandais à l'école : un enseignement trop scolaire (essentiellement centré sur des dictées, de la grammaire et des œuvres littéraires trop spécifiques) nuit à l'attrait de la langue et finit par pénaliser son apprentissage et son usage.

Par ailleurs, à l'heure où l'on se tourne de nouveau vers le patois, ne serait-il pas judicieux d'articuler son apprentissage avec celui du français ?

#### Notes bibliographiques

<sup>1</sup> Ces caractéristiques proviennent du *Profil de la politique linguistique éducative*, Assessorat de l'éducation et de la culture, Département Surintendance des écoles de la Vallée d'Aoste, février 2007.

David Bailly - Conseiller pédagogique de Wallonie Bruxelles International auprès de la Région autonome Vallée d'Aoste.